

Depuis le XVII^e siècle en Égypte et le XIX^e en Colombie

L'insécurité politique et économique, un facteur déterminant de l'émigration libanaise

Les conditions économiques difficiles et l'instabilité politique sont les deux facteurs qui ont, depuis des siècles, poussé les Libanais à partir aux quatre coins du monde. La situation a-t-elle vraiment changé ? Quoi qu'il en soit, l'un des premiers pays vers lesquels les Libanais se sont tournés dès le XVII^e siècle (après la disparition de l'émir Fakhreddine) est un grand pays voisin, l'Égypte. Pour cette première page des émigrés de l'année 2008, le chercheur Roberto Khatlab retrace cette toute première vague d'émigrés libanais qui s'est étendue sur deux siècles, qui s'est établie dans une Égypte que l'expédition de Napoléon Bonaparte devait tirer de sa longue lé-

thargie. Les vagues d'émigration plus tardives vers l'Égypte feront l'objet d'un second article qui paraîtra dans la prochaine rubrique. Les pays d'émigration ne se trouvent cependant pas tous aussi proches. Certains Libanais se sont tournés vers des contrées bien plus lointaines, comme la Colombie, où des milliers se sont installés depuis le XIX^e siècle. Dans une interview accordée à L'Orient-Le Jour, l'ambassadrice de Colombie au Liban, Georgine Mallat, raconte cette émigration et explique comment les Colombiens d'origine libanaise ont gardé un lien affectif avec la terre de leurs ancêtres. Dans cette page également, l'association RjLiban rend un vibrant hommage à

l'esprit de créativité qui anime les Libanais à travers le monde, se posant comme une plateforme pour tous les amis de ce pays qu'elle invite à demander leur carte des Amis du Liban via son site Internet. Et puis il n'y a pas que les gens qui émigrent, certains mesurent toujours leur chance d'être au Liban. Un Français vivant à Beyrouth raconte son histoire d'amour pour ce pays, les avantages professionnels et sociaux qu'il offre et le potentiel touristique qui, selon lui, devrait être exploité. Enfin, le point est fait sur la création de l'Association Alsace-Liban à Strasbourg, suite aux derniers feux de forêts dévastateurs dans la montagne libanaise.



Maison de style grec appartenant à une famille d'origine libanaise, quartier de Rouchdy, Alexandrie

INTERVIEW - L'ambassadrice Georgine Mallat revient sur l'origine et l'actualité des liens entre les deux peuples

Un demi-million d'émigrés libanais parfaitement intégrés en Colombie

La Colombie, pays des émeraudes et du Café, a attiré depuis la fin du XIX^e siècle, à l'instar des autres pays d'Amérique latine, de nombreux candidats libanais à l'émigration. L'ambassadrice de ce pays au Liban, Georgine Mallat, estime leur nombre – tout en notant l'absence de statistiques fiables – à 400 000 ou 500 000 personnes aujourd'hui. Dans une interview à L'Orient-Le Jour, Mme Mallat revient sur l'attachement de ces émigrés colombiens à leur pays d'origine, sur l'état actuel des relations et sur les efforts de l'ambassade pour promouvoir les liens culturels et commerciaux.

« Ma famille a émigré en Colombie depuis avant la Première Guerre mondiale, et ce pays me tient à cœur, précise d'emblée Mme Mallat qui, bien qu'ayant vécu le plus clair de sa vie au Liban, a été nommée consul honoraire depuis plus de douze ans et ambassadrice depuis quatre ans et demi. J'ai fait ce travail de tout cœur, parce qu'une partie de moi et de ma famille est en Colombie, j'ai grandi avec l'idée de ce pays que j'ai visité fréquemment. »

Mme Mallat raconte que, lors de ses multiples voyages, elle n'a eu aucun mal à s'intégrer à la colonie des Colombiens d'origine libanaise. « Même ceux qui ne sont jamais venus au Liban me faisaient part de leur désir de la faire, se souvient-elle. J'ai remarqué qu'ils ont tous gardé des éléments de leur culture d'origine, surtout sur le plan gastronomique et musical. Certaines recettes de plats libanais se transmettent de mère en fille. »

L'ambassadrice a même cristallisé sa vision des échanges entre les deux pays dans un roman à trame historique, *L'émeraude était bleue*, qui retrace le parcours d'un émigré libanais qui connaît une grande réussite dans le domaine économique, alors que son fils s'illustre dans la politique. Pour elle, ce schéma s'est souvent réalisé en Colombie.

« Je ne peux dire que tout le monde a aussi brillamment réussi, mais les Libanais a su s'intégrer dans la société, a fait preuve de persévérance et de pragmatisme dans le travail, notamment dans le secteur de l'économie et du commerce », précise-t-elle.

Pour mieux s'intégrer, justement, les Libanais qui débarquaient en Colombie (depuis les années 1870) ont souvent traduit leurs noms de famille en espagnol. Ils se sont parfois mariés avec des Colombiennes.

« Les premiers Libanais ont instauré l'idée du colportage, et leur activité a conduit à une baisse des prix très appréciée par les Colombiens », explique Mme Mallat. Elle cite un article publié en décembre 2006 dans la revue colombienne *Semana*, écrit par le chercheur Joachin Vilorio de la Hoz, se fondant lui-même sur un article paru au début du siècle dernier sur les Libanais, et qui mettait en évidence l'apport de la colonie libanaise dans le commerce.

Pourquoi la Colombie ? « Les premiers Libanais qui sont partis en Colombie ont laissé derrière eux, dans leur pays d'origine, l'occupation ottomane, rappelle-t-elle. Ce pays, depuis 1886, avait déjà un système républicain sur base d'une démocratie représentative, un système qui n'a toujours pas changé. Bogota était appelé la nouvelle Athènes. Les Libanais avaient aussi besoin de nouveaux horizons économiques, ce que ce pays, immense et agricole, doté de grandes richesses naturelles, leur a offert. Il y a aussi beaucoup de ressemblance entre les deux peuples : chaleur humaine, hospitalité, finesse. »

Les mondes du textile, du commerce, de l'agriculture et puis de la politique ont ouvert leurs portes aux immigrants libanais, parfois dès la première génération. Mme Mallat cite particulièrement la famille Torbey, avec le sénateur Gabriel Torbey dès les années 1930, candidat à la présidence de la République, suivi du président César Torbey, qui a dirigé la Colombie de 1978 à 1982. Elle évoque par ailleurs le cas très frappant d'un grammairien anthropologue colombien, nommé Ezechiel Uricoechea, qui a vécu et est mort au Liban dans les années 1880. Il a traduit la grammaire arabe dans sa langue.

L'ambassadrice rappelle que des personnalités colombiennes d'origine libanaise ont été reçues au Liban, comme Suleima Hatem, ancienne présidente du Parlement colombien, venue à la tête d'une grande délégation. Le président du Sénat colombien, à la tête d'une délégation de sénateurs d'origine libanaise, a également fait le déplacement en 2004.

« Tous les émigrés ne s'inscrivent pas au consulat »

Parmi ces centaines de milliers de Colombiens d'origine libanaise, pourquoi si peu sont-ils intéressés à s'inscrire ou inscrire



Georgine Mallat, ambassadrice de Colombie.

leurs enfants au consulat ? Cela représente-t-il un quelconque intérêt à leurs yeux ? « Comme partout ailleurs, les émigrés ne prennent pas tous l'initiative de s'inscrire au consulat, mais cela ne signifie pas qu'ils se sentent moins Libanais, répond-elle. Même s'ils souhaitent le faire, d'ailleurs, cela ne s'avère pas toujours facile. Le pays est immense (1,2 million de kilomètres carrés). L'ambassade et le consulat sont à Bogota. Cela n'empêche que tous veulent revoir le pays de leurs ancêtres, mais ils en ont souvent été empêchés par la situation politique tendue et les guerres. Pour eux, même parfaitement colombiens, un tel voyage représente un retour aux sources. »

Mme Mallat souligne que beaucoup d'hommes d'affaires auraient aimé entreprendre des contacts professionnels avec le Liban et qu'ils ont été très bien reçus par les officiels lors de leurs visites, mais que les obstacles à de tels projets ne sont pas levés pour autant. « Parfois la distance ne facilite pas les relations commerciales, pour les deux parties, libanaise et colombienne », dit-elle.

À la question de savoir ce que les autorités libanaises devraient faire pour rapprocher ces communautés lointaines de leur pays d'origine, Mme Mallat précise avoir abordé avec les responsables à plusieurs reprises la question de faciliter l'obtention de visas quand l'origine libanaise peut être démontrée. « C'est à l'étude », assure-t-elle. Elle ajoute : « Les autorités nous facilitent par ailleurs la promotion d'activités en relation avec la Colombie, la culture et le commerce de ce pays. En 2006, une rue a été baptisée "République de Colombie" au centre-ville de Beyrouth. »

Mme Mallat ajoute que les activités culturelles pour promouvoir la Colombie au Liban se poursuivent avec des expositions d'artistes colombiens, des concerts de groupes colombiens, un défilé de mode d'une grande styliste, un Festival de cinéma... « Actuellement, il y a un accord de promotion culturelle signé entre le Liban et la Colombie, poursuit-elle. Il lui manquait un programme précis et exécutif, et il vient d'être approuvé par le gouvernement de la Colombie. J'espère pouvoir le concrétiser bientôt. »

Suzanne BAKLINI

Dès le XVII^e siècle, des Libanais se sont installés à Damiette et à Alexandrie

L'Égypte, tremplin du « Mahjar » ou de la globalisation libanaise

Le phénomène migratoire existe depuis le début de l'ère humaine et représente aujourd'hui un enjeu social, économique, politique et idéologique très important, la planète devenant petite face à la révolution numérique. Plusieurs siècles avant cette nouveauté, les Libanais avaient transformé la terre en un « village global », une vraie toile d'araignée ou « web », qu'en arabe j'appellerai d'une certaine forme « Mahjar » – Émigration. Un véritable réseau de connexions et d'échanges commerciaux, culturels et humains, les Libanais se trouvant dans les quatre coins du globe. Et comme l'a écrit le poète Saïd Akl, sur le monument dédié à Cadmos et érigé devant le palais présidentiel à Mexico City, « ... du monde nous sommes des voisins et des frères... ».

Le Liban est peut-être l'unique pays au monde à avoir éta-

bli dès l'époque phénicienne des entrepôts partout où s'opéraient des échanges de marchandises. Les Tyriens sont ainsi cités dans la Bible comme de grands marchands de la terre « qui ont rasé tant de peuples et qui ont enrichi les rois, qui ont amoncelé l'argent comme de la poussière et l'or comme la boue des rues » (Zacharie 9,3).

L'Égypte, dès l'Antiquité, entretenait ainsi des relations avec le Liban. À Memphis, alors capitale de ce grand pays voisin, se trouvait un quartier appelé « Camp des Tyriens », où le commerce était florissant entre les deux peuples. Au XVII^e siècle, un groupe restreint de Libanais, composé de chrétiens et de juifs, s'installa à Damiette (Dimitry) et à Alexandrie. L'Égypte venait de se réveiller avec l'expédition française de Napoléon Bonaparte et la révolution intellectuelle, politique et sociale qui en découla dans le pays, se basant sur l'importance du passé.

Les Libanais quittaient leur pays, soit pour améliorer leurs conditions de vie, soit parce qu'ils n'y trouvaient plus les aspirations auxquelles ils s'attachaient. En effet, du XVII^e siècle à la moitié du XIX^e siècle, époque de la formation politique du Liban, la région était plongée dans les troubles avec la disparition de l'émir Fakhreddine en 1635. Partout les émirs et les cheikhs se querellaient, cette situation d'instabilité étant amplifiée par l'augmentation des impôts, les divisions entre les églises orthodoxes et catholiques nouvellement formées, en plus de l'oppression et de la persécution des Ottomans. Parallèle-

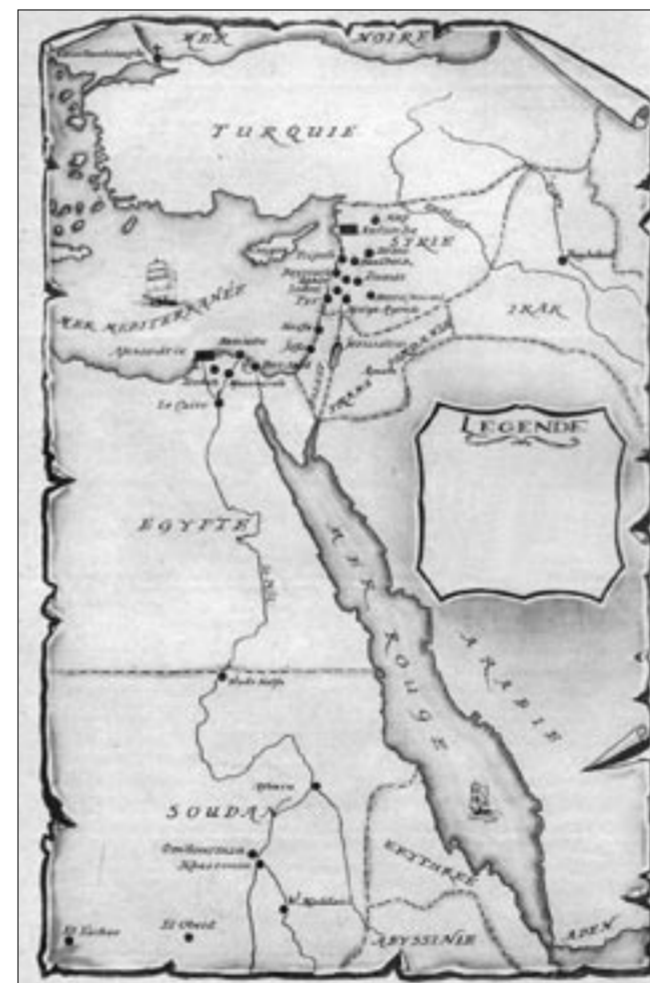
ment, de l'extérieur venaient les incitations à la rébellion afin de monter les Libanais les uns contre les autres. Et ceci ne cesse d'être d'actualité.

Petit à petit, l'Égypte est devenue la première base du grand « Mahjar », perpétuant la globalisation libanaise. Les « chawwam » (damascènes, appellation des Syro-Libanais) se sont ainsi unis et ont contribué effectivement, avec les Égyptiens, au développement agricole, commercial et industriel du pays. Les Libanais, qui cherchaient les grands espaces de liberté et d'expansion des affaires, ont fait de l'Égypte leur tremplin vers les grandes villes portuaires d'Europe, comme Gênes, Marseille, Lisbonne, Manchester et autres, où ils ont formé des bases de repère pour commercialiser leurs produits entre l'Égypte et l'Occident. Ainsi, le renouvellement des entrepôts en Méditerranée et en Atlantique a permis aux émigrés libanais de recommencer à envoyer des biens et de l'argent à leurs parents restés au Liban, contribuant ainsi à reconstruire la nation libanaise. Malgré les distances, ils sont restés liés au « balcon du Moyen-Orient » qu'est le Liban, depuis l'Antiquité.

« Plus que jamais, disait Michel Chiha, l'avenir se présente aux Libanais sous le signe du mouvement... L'idéal, c'est de laisser les Libanais voyager à sa guise, mais en lui faisant un pays adapté à sa nature, un pays qui l'invite à ne point partir, et, sûrement, à revenir. »

Roberto KHATLAB

Prochain article :
La seconde période de l'émigration vers l'Égypte du XIX^e siècle au début du XX^e siècle.



Carte de l'Orient.

Bernard, un ami français du Liban

Bernard passe son temps entre la France, pays où il réside avec sa famille, et le Liban, point d'appui pour son travail. En effet, développant de nouveaux produits agricoles en Afrique et dans les pays du Golfe, il a établi son bureau dans la banlieue nord de Beyrouth, à 20 minutes de la maison de ses amis libanais dans la haute montagne libanaise. Voici ses impressions lors d'une rencontre début décembre dans un restaurant de la capitale libanaise.

« Je viens régulièrement au Liban depuis 1968, dit-il. J'ai vécu la dernière guerre au Liban l'été 2006, tranquillement, alors que j'étais à l'aéroport au moment du premier bombardement israélien. C'est un pays où je trouve mon bonheur, loin du stress et des contraintes de la circulation à Paris : radars, policiers verbalisateurs, limites stupides de vitesse. La vie s'organise naturellement, tout est codé, il y a des règles, même en brûlant les feux rouges ! »

« Sur le plan professionnel, le Liban est un pays trilingue d'où l'on peut facilement contacter tout le monde pour affaires, a-t-il poursuivi. Beyrouth est une place incontournable, avec les libertés de change, et c'est là que l'on peut trouver toutes les informations dont on a besoin, grâce aux émigrés libanais qui sont sur tous les continents et avec lesquels se présentent des opportunités de travail formidables. Il faut que les Français le sachent : une semaine passée à la montagne, sans électricité, avec un feu de bois et des lampes de fortune, cela vaut toutes les vacances imaginables, pour le repos, avec les paysages, les lumières, la gentillesse des habitants et les parties de cartes dans les bistrot de là-haut. »

Bertrand ajoute : « Pour cela, il faut développer le tourisme avec la location de petites voitures, des chaînes d'accueil en maisons d'hôtes, ou mieux, en gîtes ruraux, des réservations par Internet, à prix doux, conformes à l'économie du pays, et éviter le tourisme de masse, une fois que la paix sera totalement rétablie. Et puis, le Liban était jusque dans les années 1955 le premier exportateur mondial de pommes, couvrant en particulier toute l'Europe de l'Est, le monde soviétique et la Chine. Cette position a été volontairement détruite par les voisins, jaloux et ne souhaitant que prendre la place incontestable du Liban, qu'il doit retrouver. »



Julio Cesar Turbay : président de la République de Colombie de 1978-1982



Zulema Jattin (Suleima Hatem) : sénatrice et présidente de la Chambre des députés en 2005.

Suzanne BAKLINI

Andrée Chéhid, une femme de lettres libano-égyptienne

Les émigrés libanais, en travaillant dur, cherchent à donner les meilleures études à leurs enfants. Le résultat est qu'un bon nombre de leurs descendants obtiennent un grand succès international, comme Andrée Chéhid, célèbre romancière, nouvelliste, dramaturge, essayiste, poète, auteur de théâtre et peintre, qui est une des grandes figures de la littérature mondiale. Née au Caire en 1920, libano-égyptienne et aussi française, elle a obtenu son doctorat de l'Université américaine du Caire et épousé le médecin Louis Chéhid. Elle a vécu au Liban de 1942 à 1945, avant de s'installer définitivement à Paris en 1946. Elle a pour enfants le peintre Michèle Chéhid-Koltz ainsi que le chanteur Louis Chéhid, lui-même père du chanteur Matthieu Chéhid.

Ses œuvres publiées dépassent la cinquantaine de titres, dont

plusieurs ont été adaptées au théâtre, à la radio, au cinéma et à la télévision. Ses livres ont été traduits dans plusieurs langues et font partie des programmes des lycées et des universités dans plusieurs pays. Lauréate de six prix importants, dont le Goncourt de la nouvelle, le Mallarmé et le Louise Labé, Andrée Chéhid présente dans ses œuvres un regard vers l'horizon, très humain et avec des interrogations métaphysiques, sans entrer dans l'abstraction. Ses œuvres sont aussi marquées par le multiculturalisme, l'Orient avec ses parfums et sa sensualité, et le Liban en proie à la guerre.

« Je veux garder les yeux ouverts sur les souffrances, le malheur, la cruauté du monde ; mais aussi sur la lumière, sur la beauté, a-t-elle écrit un jour. Sur tout ce qui nous aide à nous dépasser, à mieux vivre, à parier sur l'avenir. »

Création de l'association Alsace-Liban

Une nouvelle association franco-libanaise vient d'être créée en France. Il s'agit de l'association Alsace-Liban, née d'une initiative commune d'Alsaciens et de Libanais d'Alsace suite aux importants feux de forêts qui ont ravagé de nombreuses régions libanaises au début du mois d'octobre 2007. Sa première action vise ainsi à contribuer au reboisement des forêts, mais elle a également pour but de renforcer les liens entre l'Alsace et le Liban, promouvoir la francophonie et favoriser les échanges culturels et scolaires entre la région Alsace et le Liban. L'association est soutenue par d'importantes personnalités politiques alsaciennes mais également par le patriarche maronite Nasrallah Sfeir (voir le site www.alsace-liban.com).

Parmi les membres fondateurs, se trouvent Jean-Pierre Yazbeck et Francis Chucuri, ainsi que le président Joseph Chucuri, qui habite depuis vingt ans en Alsace, et dont une des priorités est de faire replanter 10 000 arbres sur la colline de la Croix qui domine son village natal, Deir el-Qamar, dans la montagne libanaise. Autre avocat de la cause libanaise, François Friederich, diplomate au Conseil de l'Europe, et qui, il y a vingt ans déjà, avait fondé une association de solidarité. « J'avais des amis libanais, explique-t-il. Nous avons organisé des convois humanitaires. J'y suis allé. J'ai vu ce que c'est qu'un pays détruit, un pays qui souffre. »

Pour sa part, Martine Calderoli, conseillère régionale, raconte : « Mon père a fait la guerre (Seconde Guerre mondiale) au Liban, et il m'a toujours dit : "C'est le plus beau pays du monde". » Il a transmis cet amour du Liban à sa fille qui n'est jamais allée au pays du Cèdre, mais qui a été séduite par la chaleur des Libanais rencontrés en Alsace.

De son côté, le Dr Henry Bretz, adjoint au maire, a plaidé pour « ce pays martyrisé » qui n'a guère eu l'occasion d'être « la Suisse de l'Orient », comme on le croyait, jusqu'à ce qu'éclate la guerre entre les différentes minorités religieuses, en 1975. « Nous avons tous un peu de Liban dans notre cœur », conclut le Pr Georges Schaff, professeur de médecine à la retraite.

Cette page (parution les premier et troisième lundis de chaque mois) est réalisée en collaboration avec l'association RjLiban. E-mail : monde@rjliban.com – www.rjliban.com